

Biran Michal, *Qaidu and the rise of the independent Mongol state in Central Asia*.

Londres, Curzon Press, 1997.
x + 198 p. ISBN 0-7007-0631-3

Rares sont les mémoires de *master of arts* publiés comme livres avant que leur auteur ait achevé un doctorat ; qu'une telle origine, plutôt humble, ne puisse être décelée dans le présent ouvrage donne la mesure de sa qualité. Étudiante de David Ayalon et de Reuven Amitai-Preiss, Michal Biran s'est donné pour tâche de colliger tous les fragments d'information disponibles concernant le Khan ögödeïde Qaidu (1236-1301), mettant ainsi en relief la carrière et les motivations d'un personnage abordé de façon marginale d'habitude dans les travaux de perspective plus générale sur le monde mongol. Comme le note l'auteur, ces derniers travaux décrivent généralement Qaidu comme un rebelle, ce qu'il était effectivement – du point de vue de l'historiographie « officielle » de la ligne impériale de Tolui qui triompha finalement. Cette présentation négative de la figure de Qaidu résulte du fait que la plupart de nos sources ont été rédigées en Perse ilkhanide et dans la Chine des Yüan, régions gouvernées par les Toluides et contre qui Qaidu se trouvait en état d'opposition presque permanente. Connaissant le persan comme le chinois, Michal Biran possède les compétences fondamentales pour entreprendre une réévaluation de Qaidu. Son étude explore un large éventail de documents, comprenant également le bref traité en arabe au début du XIII^e siècle par Ġamāl Qarṣi écrit à l'intérieur des territoires de Qaidu mais non sous les auspices de la cour. Il en résulte un tableau bien plus nuancé des activités de Qaidu et de son rôle dans la transformation de l'empire mongol.

L'auteur, s'efforçant de rendre compte des actions de Qaidu, s'attache en particulier avec acribie à analyser les interprétations idéologiques situant d'habitude la carrière de Qaidu : ainsi, qu'il se serait positionné lui-même comme un Grand Qa'an rival de Qubilai en Chine, ou encore qu'il représentait une « alternative nomade » aux états semi-sédentaires englobés par les Ilkhans en Perse et les Yüan en Chine. Les deux perspectives – surtout la seconde – ont, il est vrai, été plus ou moins argumentées par la recherche contemporaine (bien que Howorth et Grousset, cités par Biran parmi d'autres références p. 132 note 9, ne puissent guère à présent être comptés dans cette catégorie). Mais Barthold, qui contribua autant que d'autres à accomplir un travail pionnier dans ce domaine, note avec raison : « Nos sources ne disent rien quant au fait que Qaidu ait été proclamé chef du clan, où élevé sur un feutre blanc, c'est-à-dire salué comme Khan » – a fortiori proclamé Grand Khan, bien qu'il soit clair, à la lumière d'événements ultérieurs, qu'il avait assumé la direction de l'organisation politique établie dans le *quriltai* en 1269 dans la plaine de Talas. De plus,

Barthold note que l'état Chaghatayide « n'était pas fondé sur la culture séculaire d'une nation sédentaire », mais il n'exagère pas le caractère nomade de l'état, lequel était dès le départ plutôt conscient de l'importance de la symbiose avec la population locale qui devait être administrée pour le compte des Mongols par Mas'ūd Yalavach et sa famille. D'après Barthold, Qaidu fut l'homme qui « fonda le dernier royaume centrasiatique puissant » (*Turkestan down to the Mongol invasion*, 4th ed., London, p. 493-494).

On peut dès lors se demander si Biran vient altérer ou modifier beaucoup ces opinions faisant autorité (discutées p. 28-29), bien qu'elle apporte un corpus considérable d'information venant, dirait-on, plutôt les étayer et les nuancer. Qaidu fut couronné Khan (à nouveau, pas Qa'an) à Talas durant l'été 1271, date à partir de laquelle l'érection d'un état centrasiatique sous son commandement peut être datée. L'opinion de Biran (p. 34-36) qu'il s'agissait là de la restauration des droits et des biens de la maison d'Ögödei plutôt qu'un défi sérieux face au pouvoir de l'ensemble des royaumes mongols, est bien argumenté et certainement exact. « Un homme réaliste comme Qaidu savait certainement qu'une telle entreprise aurait été sans espoir ». L'absence de toute référence au nom de Qaidu sur les monnaies mises en circulation dans les années 1270 et suivantes, malgré l'évidence qu'elle donne d'une autorité administrative centralisée (p. 101), suggère également la nature très locale des ambitions de Qaidu. L'accent est, de fait, plutôt mis sur les possibilités matérielles et les circonstances locales en Asie centrale qui ont déterminé le champ d'action de Qaidu et défini ses limites. Quant à « l'alternative nomade » comme Biran le justifie avec des arguments à-propos (p. 105-106), elle était autant la résultante du contexte géographique et écologique dans lequel Qaidu et les Mongols d'Asie centrale évoluaient, que la conclusion de choix idéologiques. La séparation de zones nomades des peuplements sédentaires dans le khanat chaghatay ont affecté la tradition de gouvernement dans toute la région, et l'ont inévitablement distinguée des systèmes de gouvernement dans les états voisins de Perse et de Chine, dotés d'une longue histoire impériale.

De ce point de vue, les domaines de Qaidu avaient plus de points communs avec la Horde d'Or. Celle-ci, alliée au départ à Qaidu et à ses partisans chaghatayides dans la résistance à l'hégémonie toluides, souffrirent cependant des exploits de Qaidu, finissant par perdre toute revendication territoriale en Transoxiane et en Asie centrale (p. 66). Au point central de son étude, Biran explore en détail et avec des références copieuses les relations entre Qaidu et les Jochides de la Horde d'Or et de la Horde Blanche, avec Qubilai et son successeur Temür, et avec les Ilkhans de Perse (chapitre II). Suit un exposé sur la perte de pouvoir parmi les parents et successeurs de Qaidu, due largement au rôle anormal des princes chaghatayides – et spécialement de Du'ā et de sa famille – dans l'état de Qaidu ; ce qui

leur permit de réaffirmer leur pouvoir au détriment des Ögödéides et ainsi renverser les acquis de Qaidu. Cette reprise du terrain par les Chaghatayides était largement causée par leur volonté d'établir à nouveau de bonnes relations avec le Grand Qa'an en Chine, bien que les territoires centrasiatiques taillés par Qaidu demeuraient en permanence en-dehors du contrôle des Yüan.

L'érection de l'état de Qaidu accéléra le processus de désintégration de l'empire mongol — processus qui avait commencé par les crises de succession de 1248-1251 et 1258-1260, la prise du pouvoir par les Toluides, et culminant par la fragmentation de l'empire en plusieurs états autonomes. Pour Luc Kwanten — au livre imparfait duquel Biran ne réfère pas bien qu'il ait au moins le mérite de reconnaître l'importance de la « guerre de restauration » de Qaidu et d'attirer l'attention sur la nécessité d'une étude approfondie de Qaidu — c'est peut-être là le sens principal, à long terme, de sa carrière (*Imperial nomads*, Leicester, 1979, esp. 234-7) : « Les forces de destruction à l'œuvre au sein de l'empire (furent) manifestées de la façon la plus claire par la tentative de restauration de Qaidu, (comme ce fut) noté même par des contemporains non Mongols ». La nature autodestructive de ces forces, combinées avec l'absence de tout système de succession reconnu par tous, est bien illustrée par le comportement de la famille de Qaidu. Incapacité à s'unir pour soutenir Orus, le successeur désigné par Qaidu, ou pour profiter de la mort de Du'ā en 1307, les affaires internes de l'État chaghatayide naissant sont une illustration en résumé des processus de désintégration parmi les royaumes mongols. Les revirements d'alliances et la recherche des gains personnels fournissent d'autres arguments à l'idée de l'auteur qu'il est difficile de justifier une continuité idéologique entre les révoltes de Ariq Böke et Qaidu, attendu qu'un si grand nombre de personnages clé ont changé de bord en moins d'une décennie (p. 112).

Kwanten, considérant l'aspect nuisible de la carrière de Qaidu « qui dura plus de trente ans et fut l'unique facteur principal dans l'effondrement de l'empire cingizide » (Kwanten, p. 233-4, et aussi 257), est amené à jeter un regard rétrospectif et exprimer sa surprise que Möngke ne l'ait pas éliminé avec d'autres princes chaghatayides et ögödéides en 1251 (*ibid.*, p. 139, 232) « magnanimité (qui) conduisit l'empire au désastre ». Cette opinion semble partagée par Allsen, qui écrit : « Du point de vue de Kubilai, qui était obligé de mener une guerre longue et coûteuse contre Qaidu, l'échec de Möngke à écraser le champion ögödéide dès les premiers signes de rébellion ont dû paraître une inexplicable et impardonnable erreur » (*The Cambridge History of China*, vol. 6, éd. H. Franke & Denis Twitchett, Cambridge, 1994, p. 412).

Mais au moment de ces premières manifestations de rébellion, en 1256, Qaidu était en fait quelque peu hors de l'atteinte de Möngke, et il avait entre-temps été récompensé pour ne pas avoir contesté la succession de Möngke. Comme

le note Biran (p. 19), Qaidu n'avait que six ans à la mort d'Ögödei (en 1241) et n'était qu'un bien jeune homme durant la décennie qui a suivi ; il pouvait difficilement être apparu comme un danger bien menaçant. Si un peu plus tard Qaidu tenta ses chances, celles-ci ne furent pas en un sens suscitées par lui, mais plutôt par la simple dimension de l'empire, l'éloignement de ses territoires à l'égard des instances de contrôle extérieur, et les dimensions à l'intérieur de la famille cingizide qui se révélèrent bien plus fortes que les tendances opposées vers la coexistence pacifique et la collaboration invoquées parfois brièvement. Ses efforts pour récupérer ses droits de naissance peuvent difficilement être considérés comme la première cause de la désintégration de l'empire mongol. On peut bien plutôt mesurer les remarquables capacités de Qaidu en ce qu'il réussit à accomplir ce qu'il fit à partir d'un départ si peu prometteur ; et que, ce faisant, il contribua à la fondation d'un état en Asie centrale qui survécut à ceux des Toluides et des Jochides.

Voilà en définitive qui justifie la recherche approfondie sur Qaidu apportée dans cette étude remarquable. Biran consacre également un chapitre à la qualité et à l'organisation de l'armée de Qaidu — il importe de se rappeler que Temür conquiert par la suite le pouvoir dans le khanat chaghatay et s'avance à la tête des excellentes forces armées qui étaient toujours en place dans cette région — ainsi qu'à son pragmatisme religieux et sa tolérance (une tendance manipulée avec plus de cynisme par Temür), et aux mesures économiques et administratives qu'il prit. Il y a beaucoup à apprendre ici, et un examen attentif du livre en terme de critique des sources au travers de ses notes serait récompensé. Ce livre bref, au contenu vaste, se termine par une série de cartes, de tables généalogiques, de caractères chinois, et une bibliographie substantielle (la seule omission est l'article de Sholeh Quinn, « The Mu'izz al-ansāb and the Shu'ab-i panjganaḥ as source for the Chaghatayid period of history », *Central Asiatic Journal* 33 (1989), p. 229-253). Il eût été agréable d'avoir les cartes incorporées au texte et indiquées par des renvois appropriés, mais cela ne semble pas être la coutume moderne de publication.

Au total, l'auteur doit être remerciée pour avoir établi l'étude du khanat chaghatay sur une base beaucoup plus solide que celles dont nous disposons jusque là, et pour aider à combler une lacune dans notre connaissance de l'état mongol post-impérial le moins étudié et le moins connu de tous.

Charles Melville
Université de Cambridge